

LIESBET NYS

De intrede van het publiek. Museum bezoek in België 1830-1914

Universitaire Pers Leuven, 2012, 534 p.

Dans ce livre, issu de sa thèse de doctorat, L. Nys nous brosse le portrait détaillé du monde des musées belges au 19^e siècle, envisagés du point de vue de leur public. Construit chronologiquement, l'ouvrage est divisé en trois parties, correspondant à trois moments de l'évolution de la question des publics. Entre 1830 et 1860 d'abord, on voit le paysage muséal belge se développer et la visite au musée prendre sa place au sein de l'activité culturelle de ce qui reste encore une élite intellectuelle et sociale. Lors de la période suivante (1860-1890) s'affirme un premier discours en faveur d'un rôle plus éducatif du musée et, partant, d'une accessibilité plus grande pour un public plus large. Des efforts sont menés dans ce sens, qui montrent que le public est désormais pris en compte mais la tendance alors esquissée s'accroît lors de la dernière période envisagée (1890-1914). De nouveaux musées et de nouveaux types de musées sont apparus, augmentant et diversifiant le paysage d'un secteur qui devient dès lors objet de discussions critiques sur son utilité sociale. À une époque de débats intenses sur la démocratisation de la société, cette "question des musées" discutée au-delà des murs des institutions et des administrations, dans la presse et jusqu'au Parlement, tourne aussi autour de la fréquentation et de la manière de s'adresser à ces visiteurs.

Le travail de L. Nys n'échappe pas à la difficulté, pour toute étude des publics, de retracer les pratiques au-delà des discours. On ne peut cependant pas reprocher à

l'auteure d'avoir sous-estimé cette approche. Une diversité et un nombre impressionnants de sources ont été convoqués pour tenter de cerner le profil et les pratiques de ces visiteurs. Si une certaine diversification sociale apparaît sur la durée, la visite des musées semble rester, jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, une pratique de groupes sociaux relativement aisés et bénéficiant d'une certaine instruction. Cependant, ces aspects ne font pas l'objet d'une analyse détaillée, faute de données suffisantes. Ce n'est donc pas dans de tangibles résultats sur une sociologie des publics qu'il faut chercher l'intérêt de cet ouvrage.

Le livre apparaît par contre comme la première étude d'ensemble du monde muséal en Belgique au 19^e siècle. L. Nys prend en compte un grand nombre d'institutions, nationales aussi bien que locales. Elle les aborde sans a priori, approchant tous les types de musées, de l'art et de l'archéologie en passant par les arts industriels, l'ethnographie ou l'histoire naturelle (la liste n'est pas exhaustive). Le questionnement est régulièrement replacé dans le contexte international, bien connu grâce aux nombreuses études qui se sont développées ces dernières années (voir la bibliographie de L. Nys). Le choix de la diversité et du nombre d'institutions prises en compte mène le lecteur qui referme le livre au sentiment d'avoir pu se faire une idée relativement complète de ce que signifie l'institution "musée" dans la Belgique du 19^e siècle. De ce point de vue, le choix d'avoir mis la question du public au centre de la problématique est excellent puisqu'il permet d'envisager le musée dans son rapport le plus direct avec la société. On entre en effet de plain pied dans le débat sur l'instruction publique,

sur le progrès scientifique, sur l'émancipation par ce que l'on appellera plus tard la culture.

La matière très large brassée par l'auteure l'a amenée à présenter son propos de manière très systématique. Les trois parties sont ainsi construites parallèlement en quatre chapitres, respectivement consacrés à un aperçu global du paysage muséal tout d'abord, à l'accessibilité des musées ensuite (heures d'ouverture, prix d'entrée, règlements d'ordre intérieur), aux types de publics troisièmement (artistes, connaisseurs, touristes, autres) et à leur expérience de visite, pour terminer sur les efforts déployés par les musées à l'attention de leurs visiteurs (présentation et explication des pièces exposées, activités organisées pour les visiteurs, etc.). Cette construction systématique a le mérite d'être claire mais elle produit de trop nombreux développements descriptifs et énumérations qui auraient plus utilement figuré dans des annexes ou dans des tableaux (ainsi les données chiffrées sur le nombre de visiteurs du Musée Plantin-Moretus à Anvers, p. 184-185). Vouloir à tout prix "remplir les cases" de son plan préétabli pousse l'auteure à rédiger des passages peu utiles (par exemple ces trois denses pages de texte pour dire en fin de compte que l'organisation d'activités pour les visiteurs des musées est inexistante avant 1860, p. 122-125). Ces passages alourdissent le texte et cassent un peu le rythme du propos. Un plan, certes chronologique, mais davantage construit autour des idées-forces qui sous-tendent l'évolution de la question des publics, ainsi qu'une écriture moins encombrée de détails factuels, n'auraient-ils pas rendu la narration plus fluide et plus percutante ? La longueur et le degré de précision du travail représentent à la fois les défauts et les qualités classiques d'une thèse

de doctorat : une problématique diluée dans trop de détails mais un ouvrage de référence pour des informations plus ponctuelles sur le monde des musées dans son ensemble.

Si l'on entre plus en détail dans le cœur de l'ouvrage, et que l'on s'interroge, tout d'abord, sur les pratiques des visiteurs et des institutions, on ne peut que suivre L. Nys dans son acuité à repérer la distorsion classique entre discours et pratiques. Pour autant, elle n'en tire pas toujours toutes les conclusions possibles. Ainsi, si elle a bien vu que l'élargissement social du public des musées entre 1860-1890 était, davantage qu'une réalité, un souhait exprimé par les responsables des musées pour obtenir le soutien de leurs autorités (p. 211-214), elle analyse peu les raisons qui font précisément de ce discours un argumentaire porteur de nouvelles idées.

De la même manière, la question de la démocratisation des visites au musée aurait sans doute mérité un questionnement plus critique, du moins dans ses aspects intellectuels. On est ainsi frappé par la profonde foi des théoriciens du 19^e siècle dans les capacités d'apprentissage du peuple à qui l'on veut consacrer de nouveaux types de présentation des collections, reflétant "l'ordre universel des choses" qui ne pourra que frapper "le laboureur qui traversera les galeries du musée", comme l'écrit Charles Buls en 1873 dans son projet de Musée populaire (citation p. 219). Si Buls est évidemment un cas particulier – il apparaît très souvent au fil des pages de L. Nys, qui analyse de manière très complète ses conceptions originales sur les musées – comment ne pas s'interroger sur cette idée qui consiste à vouloir multiplier les étiquettes explicatives, les catalogues ou toute autre forme d'information textuelle pour

rendre les collections plus intelligibles à un public d'ouvriers dont on ne semble pas se rendre compte qu'il ne dispose encore à l'époque que d'une instruction rudimentaire (voir par exemple p. 228, 233-234, 370). L. Nys ne se pose que très sporadiquement la question.

Par contre, il faut saluer la manière méticuleuse avec laquelle elle analyse les débats autour de la gratuité des musées. L'actualité de certains arguments utilisés au 19^e siècle ne peut que frapper celles et ceux qui suivent les débats actuels sur cette question : le prix d'entrée est une ressource dont le budget du musée ne peut se passer (ex. p. 163, 299), les mesures de gratuité ne profitent qu'à ceux qui auraient les moyens de payer un prix d'entrée (ex. p. 299), etc.

Si les pratiques sont parfois difficiles à cerner, les discours, en revanche, auraient mérité un traitement plus problématisé (et moins structuré selon les pratiques, justement). Quel rôle le musée joue-t-il (ou entend-on lui faire jouer) dans la Belgique du 19^e siècle ? N'est-ce pas là en effet la question centrale de l'entrée du public au musée ? Pourquoi le musée doit-il être ouvert au public ? Voilà une question qui aurait pu structurer de manière plus percutante le développement du propos. Le fait d'avoir centré le discours autour des seules fonctions publiques du musée (et de leurs aspects concrets) empêche l'auteure de dégager certaines tensions dans la conception du musée, que révèle pourtant la question de la fréquentation.

La lecture de l'ouvrage permet cependant de déceler quelques fonctions jugées à l'époque essentielles pour un musée, quelques

évolutions également, ainsi que des absences.

Lorsque le jeune État belge commence à se doter d'instruments "culturels" pour fonder ses valeurs, le musée est convoqué, au même titre que d'autres institutions, pour mettre en scène (et en objets) une identité assise sur un passé, une histoire, un patrimoine nationaux. C'est la fonction propagandiste du musée, qui s'adresse autant à la population (dont il s'agit de développer le sentiment d'appartenance) qu'aux visiteurs étrangers (qu'il faut convaincre de la grandeur de la nouvelle Nation). Cette fonction est sans doute celle qui sous-tend le mieux l'émergence du musée public, invention européenne dont le 19^e siècle des États-Nations constitue l'âge d'or. L'institution se développe dès la première moitié du siècle dans cette optique-là d'abord, qui privilégie les musées d'art, en particulier dans un pays comme la Belgique dont le brillant passé pictural va apparaître au premier rang des valeurs mobilisées pour définir l'identité nationale. Cette fonction propagandiste ne disparaît pas pour autant par la suite. Elle se transforme au contraire au gré des nouvelles idées ou des nouvelles entreprises qu'il s'agit de mettre en scène pour mieux les communiquer : musées des colonies (le Musée du Congo à Tervuren est évidemment le parfait exemple du musée propagandiste, voir p. 260-261) ou, dans un tout autre secteur, musées d'ethnographie créés pour conserver et donner à voir l'identité du peuple flamand ou wallon (ex. p. 261-264).

L'un des discours les plus caractéristiques du 19^e siècle est sans doute celui qui se développe autour de l'éducation artistique des ouvriers et des artisans, argument sans cesse mis en

avant par les responsables des musées d'art ou d'archéologie mais surtout mobilisé pour le développement de musées d'arts décoratifs et industriels (voir notamment p. 142, 254-258). Il s'agit de suivre l'exemple anglais dont la supériorité en matière d'arts décoratifs est apparue clairement à l'occasion de l'exposition universelle de Londres en 1851. Dès lors, les nations industrielles (et la Belgique est loin de faire exception) s'engagent dans une course à la création de musées et d'écoles d'arts appliqués pour former une main-d'œuvre qualifiée et sensible au beau dans le but de développer une production concurrentielle à celle des manufactures anglaises. Plus que le rôle éducatif, c'est bien la fonction utilitariste du musée que l'on promeut ici, et sans doute L. Nys ne le fait-elle pas assez remarquer. Les musées du commerce et de l'industrie, brièvement abordés par l'auteure, participent de cette même logique (voir par ex. p. 134, 141, 260).

C'est donc notamment dans ce contexte très utilitariste que les premiers discours sur le musée comme école commencent à se développer. La fonction d'éducation est celle qui est la plus étudiée par L. Nys puisqu'elle apparaît d'emblée (c'est toujours le cas aujourd'hui) comme celle à travers laquelle le musée se présente le mieux comme une institution pour le public. L'auteure analyse bien l'évolution de la première fonction éducative historiquement attribuée aux musées, celle de la formation des artistes. D'un point de vue plus général, la mission d'éducation – ou plutôt d'instruction, pour être plus proche des notions du 19^e siècle – va transformer radicalement la vision que l'on a du musée, même si les aboutissements réels des évolutions présentées par l'auteure ne se feront véritablement sentir qu'au

siècle suivant, du moins au sein des musées classiques (d'art, d'archéologie, d'histoire naturelle, d'anthropologie ou d'ethnographie). L. Nys retrace bien la genèse d'une fonction éducative au sein de ceux-ci, notamment sous l'influence des exemples anglais et, de plus en plus, américains.

De nombreuses autres fonctions de cette institution apparaissent au fil des pages et sont plus ou moins analysées par l'auteure (rôle scientifique, moralisateur, etc.). Il serait trop long d'en poursuivre ici la discussion. Si les pistes proposées par L. Nys ne sont pas toujours approfondies, l'on ne peut malgré tout, pour conclure, que se réjouir de disposer, grâce à cet ouvrage, d'une excellente introduction à l'histoire des musées au 19^e siècle. Espérons que ce livre stimule la recherche dans ce domaine et suscite d'autres travaux qui permettent, davantage encore, de mettre en lumière le rôle de l'institution muséale dans notre pays, à une époque si cruciale pour son développement.

Christine A. Dupont